

DESTINS



Gérard Vitou

# Destins

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l’imagination de l’auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

## CHAPITRE I

À bien y réfléchir, durant toute ma vie naissante d'homme, celle d'aujourd'hui et d'hier encore, en l'instant, je n'ai pas souvenir d'avoir jamais été aussi heureux et apaisé. J'éprouverais même la sensation grisante d'être si léger, de flotter bien au-delà des choses de la vie, insatiable à l'égard de tout ce qu'elle va pouvoir ou devoir mettre sur ma route, à ma seule discrétion, afin que je puisse en user et qui sait, en abuser même, pour le besoin et le plaisir tout à la fois.

Cette somme de rêveries vient d'être promptement interrompue ; je n'avais pas remarqué, presque figée dans l'entrebâillement de la porte coulissante du compartiment, la présence du contrôleur, affable, mais me demandant de bien vouloir lui présenter mon titre de transport de première classe qu'il poinçonna sèchement après en avoir balayé la validité du regard.

Seul ici, dans cette entité feutrée du train de jour Paris-Port-Bou, et dont le terminus se situera pour moi en gare de Béziers aux alentours de dix-huit heures vraisemblablement, je regarde s'effiloche les dernières grandes banlieues ceinturant la capitale. À la fois pavillonnaires et géométriques, des barres d'immeubles rectilignes édifiées au carré, que le début des années soixante a érigées en étraves de paquebots de croisière mais dépourvues du moindre charme que le bleu de la mer autorise.

Cette fin du mois de juin est pour moi si belle que toutes mes audaces à venir me seront autorisées et couronnées de succès, pensais-je, animé d'une certitude inébranlable. Rien de plus évident en fait parce que nanti de ce diplôme d'ingénieur des Arts et Métiers que je viens d'obtenir et que j'emporte avec moi et pas seulement dans mes bagages.

Dès qu'il l'avait su, mon père m'avait téléphoné chez ma logeuse, propriétaire fortunée d'un vaste appartement loué meublé et que j'occupais rue Pigalle dans le neuvième arrondissement de Paris. Il avait tant insisté pour que ce trajet du retour soit effectué en première classe ! Il y tenait tout particulièrement. « Nous t'attendrons tous les deux sur le quai d'où tu es parti il y a trois ans... » avait-il ainsi conclu, épris d'émotion.

Que de sentiers et chemins foulés mais tout autant de grandes et petites rues, des avenues même, en vingt-trois ans d'existence. De la communale turbulente et libre jusqu'au baccalauréat où en vue de son obtention je ne fus pas complètement bouclé mais presque. C'est dans une pension religieuse à Béziers, vénérable institution du lieu où j'ai vécu ces années d'études secondaires, pensionnaire et interne à plein temps – ces deux termes validant leur complémentarité naturelle – sans grand enthousiasme mais avec détermination.

Au terme de ce premier examen sanctionnant ma connaissance des premiers savoirs, et confortablement réussi, j'ai pu intégrer les classes préparatoires du lycée Pierre de Ferma à Toulouse. Cette dernière grande ville d'Occitanie et Béziers étant à peu près à égale distance, sans trop de précision tout de même, de ce village de la Montagne Noire où j'ai toujours vécu après y être né. Anglès-du-Tarn, chef-lieu de canton, c'est de cette bourgade dont je parle ; mon Canada à moi, planté de forêts intenses et sombres de résineux, de feuillus que l'automne dépouille sur un horizon aussi dégagé que le plateau granitique qui y conduit.

Mon grand-père s'y est installé au tout début des années trente après avoir abandonné son Italie natale, celle du nord qui s'adosse aux montagnes et se mire dans l'eau glacée des grands lacs. Mon père m'a toujours dit, lorsque j'ai été en âge de le comprendre que c'est à cause de la montée du fascisme déjà prévisible que le sien a décidé de ce déracinement. Son gamin de fils n'avait que quinze ans lorsqu'il lui fut nécessaire d'apprendre la langue française. Mon grand-père déjà veuf n'a jamais plus foulé la terre qui l'avait vu naître ni même la ville de Lecco. Mon père, si bien que ses souvenirs soient flous. L'Italie, il l'a fait connaître à ma mère, cette jeune Tarnaise d'un proche hameau et épousée si jeune au plus fort de la guerre. C'est en 1960 qu'ils ont tous les deux fait le voyage à Rome, pour les jeux olympiques. Depuis, nous y sommes retournés en famille, tous les trois, une seule et unique fois. N'y demeurent plus que de vagues cousins tellement âgés qu'on ne se comprend guère.

« La page est définitivement tournée, Isabelle... » a fait remarquer mon père à ma mère, balayant l'air de son bras, signifiant par là toute son impuissance à maintenir une relation qui ne pouvait que rejoindre de si lointains souvenirs racontés et où l'oubli est envahissant. « Sans plus aucun intérêt... » ajouta-t-il, certainement résigné.

La cadence métronomique qu'impose aux voyageurs le bruit saccadé du train en marche suffirait à m'assoupir en cette presque fin de matinée, d'autant que j'ai cru bon de tirer les rideaux afin d'oublier pour un temps la campagne devenue monotone, sans plus aucun intérêt visuel et qui doit continuer à défilier sur ma gauche. La grande luminosité du jour s'en est ainsi trouvée contrariée à un point tel que la somnolence s'est invitée. Ce n'est qu'avec l'arrêt brusque et saccadé du convoi entrant en gare et dont je ne me suis pas soucié, que je me suis extirpé de mon engourdissement. J'ai rejoint le wagon-restaurant, l'appétit s'étant éveillé par

petites touches, me rappelant ainsi l'heure raisonnable et proche du déjeuner.

Je suis profondément convaincu que le tout jeune étudiant mais déjà postulant que je fus s'est désormais métamorphosé presque naturellement en futur et principal acteur de la vie professionnelle au sein de l'entreprise familiale où mon père m'a déjà réservé une place de choix et de responsabilité afin de conditionner au mieux mon avenir et sa tranquille retraite.

De la gare Perrache à Lyon, le train est déjà reparti vers les terres du Midi ou presque, puisque les vignobles des Côtes-du-Rhône jalonnent déjà de leurs premières pousses et de leurs échelas alignés, la fameuse Nationale 7 que Charles Trénet a si joliment immortalisée. Nous pouvons la suivre du regard, épisodiquement, tout comme le Rhône d'ailleurs qui devient de plus en plus large à l'approche du grand Sud.

Avignon et Nîmes dépassées, je suis entré de plain-pied dans le terroir des pinardiers languedociens auprès desquels s'approvisionnent depuis toujours toutes ces hautes terres qui grimpent allègrement au-dessus de Saint-Pons-de-Thomières poursuivant même au-delà de la Montagne Noire, jusqu'en Auvergne, en Creuse même. Elles changent tout à la fois et de département mais aussi de climat puisque devenues océaniques dès le col du Cabarérou une fois franchi. Là, le vin du tonneau, entreposé et de qualité tout à fait quelconque pour ne pas dire médiocre y devient alors fort acceptable après un séjour de quelques mois. Les frimas étant passés par là, mais pas seulement. Il y perd de son aigreur première sans pour autant tout de même y gagner en rondeur et en degré d'alcool. Cette constatation révélée est toujours exacte, particulièrement en ces temps de pénurie que furent les années de guerre où il s'échangeait prudemment et par nécessité « de la cochonnaille bien nourrie contre du breuvage biterrois ou audois ». Je n'ai jamais perdu de vue et d'ouïe cette réplique de ma mère, délivrée à l'emporte-pièce quoique à bon escient.



Les tours si singulières de la cathédrale Saint-Nazaire, debout vers le ciel, se mirent toujours par-delà le pont-canal dans le courant paisible de l'Orb qui en été a pour habitude de faire la sieste jusqu'à Valras. Béziers, nantie d'un passé d'atrocités confessionnelles, aujourd'hui capitale régionale du vin, de ce vin aux rendements si généreux est arrivée sans tapage. Meurtrie au Moyen-Âge par le feu, l'autodafé même, imposé par le comte Simon de Monfort lorsque ses habitants refusant de lui livrer deux centaines de Cathares tout au plus et qui s'y étaient réfugiés. Ils furent tous pris au piège. Il y en eut tant qui furent massacrés. « Pas joli, joli... » comme aurait pu le commenter brièvement un de nos professeurs dont l'athéisme était patent. « Mais c'était au treizième siècle... quoi que... » se serait-il autorisé d'ajouter presque sibyllin afin de laisser planer dans nos esprits jusqu'à l'incertitude de sa pensée.

Le voyage qui s'achève m'est apparu lénifiant parce que solitaire, avec des arrêts et retours sur images autant que de réflexions, dont certaines tellement fugaces qu'il m'a manqué à leur égard ce temps nécessaire pour les rattraper afin de pouvoir m'opposer à elles ou les admettre dans leur globalité. Le basculement d'une logique toujours supposée mais inconnue auparavant venait de m'investir.

Le convoi n'étant pas encore immobilisé, qu'un ou plusieurs haut-parleurs déjà, tant l'information se répercute, diffusent le temps d'arrêt qui sera celui de la halte. Mes parents ont certainement dû s'informer auprès du bureau des renseignements quant au positionnement des wagons de première classe. Il ne peut en être autrement puisqu'ils m'apparaissent déjà, là, au travers de la vitre, tous les deux main dans la main, radieux et amoureux, tels que je les ai si souvent observés. Ils sont immobiles, au pied même des quelques marches abruptes qui permettent d'accéder au quai.

— Bonjour papa, bonjour maman. L'objectif que vous m'aviez assigné est atteint !

J'ai affirmé cette évidence avant même que de les embrasser.

— Marc, je savais que tu le pouvais. C'est pour cela que j'ai tant insisté, conforté silencieusement par ta mère dans ce qui a été notre souhait... N'est-ce pas, Isabelle ?

— Ce que dit papa est exact. Nous sommes si heureux pour toi. Tes copains t'attendent au village. Je dirais même sans trop m'avancer qu'ils en sont tout aussi fiers que nous le sommes. Ils m'ont même demandé avec insistance, enfin, ils... surtout Roger, le chenapan parmi ceux du village, le plus fidèle, à quoi ce diplôme correspondait vraiment. Je lui ai répondu que tu le leur dirais toi-même. Je te le répète... ils t'attendent ! Il a même ajouté presque inquiet : étant donné que j'étais absent aux dernières vacances, il n'a pas changé au moins, Isabelle !

Mon père s'est déjà saisi de ma serviette, sa façon d'emporter avec lui un peu de tout le savoir qu'il me prête, tel qu'il m'avait avoué qu'il en serait ainsi, et ce, au cours de nos nombreuses communications téléphoniques que nous avons pu avoir, mais toujours très tard le soir, me sachant encore penché sur mon bureau. Tous trois nous dirigeons vers la sortie, de front, heureux et déterminés tout à la fois vers un avenir professionnel assuré, mais également de bonheur, ma mère ayant noué son bras autour du mien. Je ressens là, intacte, toute son attention maternelle, possessive même, mais tellement apaisante.

La DS Citroën de mon père, dont il a ajouté à son égard qu'il s'agit du modèle luxe dénommé « Palass » nous attend, rutilante comme toujours, et garée sur un emplacement de parking. Après avoir enfermé dans son gigantesque coffre l'essentiel de mon bagage il me confie l'alternative du moment :

— Que souhaiterais-tu pour la suite ?

— Eh bien... je ne sais pas, mais vous devez bien avoir votre petite idée, lui lançai-je animé d'une certaine malice.

Cette dernière permettant de masquer ma surprise à sa question tout en évitant d'y répondre.

— Effectivement, Marc, nous avons pensé à... Mais j'ai préféré te poser la question pour le cas où tu aurais souhaité décider.

— Je vous fais entière confiance. Je sais trop votre bon goût qu'imprime votre délicatesse. Je vous suis les yeux fermés tout en me laissant conduire en plus. Il se pourrait même que j'abuse. Ne trouves-tu pas, maman ?

— Mais bien sûr que non. Tu sais bien que ton père adore conduire... L'aurais-tu oublié ?

— Pas du tout. Je suis tellement bien assis, à l'arrière de la voiture. D'ailleurs, les personnages importants s'y trouvent toujours installés. Non, mais je plaisante !

Mon père bien qu'accaparé par sa conduite que je remarque fidèle à son habitude de toujours, rapide et vive, a néanmoins répondu en y joignant un hochement de tête approuvatif et satisfait, adressé à ma mère qui est tout à son côté.

— N'est-ce pas Isabelle que Marc est très important... du moins pour nous ?

Sa seule réponse m'est venue d'un si large sourire qui m'a comblé lorsqu'elle s'est tournée vers moi.

Cet itinéraire, que je connais tant, déroulait l'essentiel de mes sorties bimensuelles mais aussi des retours, ces derniers néanmoins rarement enjoints lors de ces années de pensionnat. Les villages qui jalonnaient l'itinéraire immuablement suivi reprennent forme à nouveau, leur accent doit aussi je le pense ne pas avoir dérogé à cette façon de vivre, commune au terroir biterrois et qui compose un de ses aspects, charmant, ajouterai-je. Passé ce bourg important qu'est Saint-Chinian, les rangées de plants de vigne se font rares au point de disparaître après quelques kilomètres parcourus, sur cette route des premiers châtaigniers aperçus, jouant à cache-cache entre les fayards déjà parés. À l'approche de Saint-Pons-de-Thomières et bien au-delà encore, elle autorise après les quelques dernières maisons dépassées, de ses premiers lacets de bitume abordés, la possibilité d'accéder du regard à cette Montagne Noire

dont la seule évocation demeura longtemps mythique dans mon inconscient d'enfant.

Le col du Cabarétou franchi, le climat qui l'environne se scinde alors en deux versants opposés, l'un méditerranéen si souvent ensoleillé et son contraire océanique, perturbé de séquences brumeuses, d'orages diluviens quand en hiver ce ne sont pas d'abondantes chutes de neige étouffant alors les bruits de la vie qui ne se répercutent plus de campagne en campagne.

À cette heure où la luminosité est encore vive et intacte comme la vie avant de se taire, toujours blotti au creux de mes souvenirs et de leur déroulé fidèle, je peux distinguer les encore maigres chatons de châtaigniers suspendus aux extrémités de leurs branches dévêtues, et cela, dès lors que l'allure diminue, d'autant que les virages deviennent serrés. Il n'est que leur odeur au souvenir envahissant qui m'échappe, mais l'essentiel est là, vibrant et flatteur.

À la poursuite de quelques dénivelés abordés, rudes, la voiture vient de s'immobiliser en bordure même de la route départementale, au pied de ce si large escalier de granit taillé dans cette roche emblématique qu'est celle du chaos du Sidobre. Il n'y a jamais eu et il n'y a toujours pas de place aménagée à l'entrée de cette auberge qu'est la « Jante » et qui reçut dit-on des voyageurs célèbres, mais surtout et toujours des habitués amoureux de cette montagne comme nous le sommes et pas forcément célèbres.

— Marc, est-ce que tu t'en doutais ?

— À vrai dire, non ! J'y ai soudainement pensé lorsque les souvenirs m'en ont rapproché... C'est fou tout ce qui a pu resurgir en quelques secondes ! Toi maman, tu n'étais que rarement du voyage, lors de toutes les vacances scolaires. Papa si, et pour cause. Par omission certainement concertée nous ne te racontions pas systématiquement notre halte ni sa raison presque habituelle, d'autant que tu ne nous posais aucune question à cet égard. À l'automne et en hiver, c'était un chocolat chaud rehaussé d'une

pâtisserie, aux beaux jours une boisson rafraîchissante, des fruits même quelquefois.

J'entrevois mon père esquisser un sourire en rassurant ma mère :

— Marc était petit, Isabelle, il ne s'agissait que de seulement quelquefois, occasionnellement... tu le sais bien d'ailleurs !

Encore assis tous trois dans la voiture, juste avant d'en sortir, le regard de mon père et le mien se sont retrouvés complices dans le miroir du rétroviseur, à l'insu de celui de ma mère. Sans que nous ne nous en soyons préoccupés, ni même aperçus, trop accaparés par nos échanges tronqués, et qui sait, nos vagabondages si personnels, il est en fait un peu plus de dix-neuf heures lorsque nous franchissons tous trois de front, tant le porche protecteur est vaste, puis à sa suite l'entrée de la grande salle à manger qui m'apparaît être demeurée en l'état, telle que je l'ai toujours connue.

— Ah, monsieur et madame Juliani, quel plaisir de vous accueillir avant de vous recevoir... et avec Marc en plus. Votre venue m'apporte de la joie. Comment allez-vous ? La famille est au complet. Ce petit a tant grandi, quel âge désormais ?

— Vingt-trois ans cet automne, monsieur Sagre. Je reviens au pays et définitivement. La scierie n'attend que moi, n'est-ce pas mes parents ? ai-je terminé en enfant prodigue, répondant en lieu et place de mon père.

— C'est une évidence, mon fils. À bientôt beaucoup plus que cinquante ans je suis convaincu qu'il me faut prévoir ma succession, sans aucune précipitation mais assurément.

Monsieur Sagre a écouté l'explication qu'a donnée mon père sans pour autant y prendre part et bien que ce soit à partir de ma propre réponse à sa question. À la suite de cet échange durant lequel ma mère n'y a pris part que d'un regard qui m'a paru intense. Déjà installés à la table que nous a conseillée notre hôte et juste avant qu'il ne disparaisse derrière le paravent confectionné de lattes de bambou entrelacées et qui masque sa cuisine, nous parcourons du

regard et la carte des menus et celle des vins. Il est revenu jovial nous offrir en l'apportant lui-même l'apéritif de bienvenue. Mon père l'ayant convié, c'est donc à quatre que nous avons porté un toast à tous, à tout, au retour, à l'avenir et pour terminer ce tour de table, à nous-mêmes.

Nous avons pris congé, toujours aussi ravis de sa cuisine et que le temps écoulé n'avait pas réussi à nous faire véritablement oublier.

— Peut-être pas cet été avec certitude, mais nous reviendrons, c'est sûr cet automne, monsieur Sagre, ai-je précisé avant de nous retirer.

Il faut dire qu'il venait de nous faire saliver du geste et d'un verbe tellement goûteux la possibilité de se poulécher d'un salmis de palombes saisonnières, rehaussé des derniers champignons, les plus tardifs, mais les plus savoureux certainement.

— Papa, veux-tu que je prenne le volant? Tu as assuré notre conduite depuis le départ de la gare, lui dis-je prévenant avant qu'il ne s'installe au volant?

— Mais je ne suis pas fatigué, vraiment pas. Je vous l'assure à tous les deux.

— Gianni, tu devrais te ranger à la proposition de Marc. Je suis persuadée qu'en plus de sa prévenance, il en a une grande envie. À toi de le laisser piloter, tu le mérites bien.

L'insistance de ma mère à son égard se manifestait dans l'expression amoureuse de ses bras entourant le haut de ses épaules afin de pouvoir l'embrasser au plus près.

— Bien sûr, Isabelle. En fait, ne serait-ce pas cette relève dont je viens de vous entretenir?

Le peu de kilomètres qui nous séparent de la maison est avalé sans aucune embûche. C'est fou, c'est à croire que la route seule guide la voiture et non moi. Chaque courbe qui s'inscrit, qu'elle soit en côte, ou désormais arrivée sur le plateau, fourmille au creux de toutes les niches de mes souvenirs, les mobylettes, les

vélos solex, tous sans exception aux pots d'échappement trafiqués pour davantage de bruit bien qu'ils n'augmentent pas la vitesse d'un seul hectomètre ; les traîneaux de bois confectionnés à grand renfort de planches dérobées à Paul le charron du village, tout autant que les pointes empruntées afin qu'elles assurent la solidité des engins, bruyants de roulements à billes usagés, lesquels nous permettaient une fois fixés et arrimés de ne rien s'interdire pour pouvoir gagner la course car une fois installés à leurs commandes on ne peut plus rustiques et risquées, nous rivalisions entre nous de vitesse autant que de maladresses et d'imprudences. Trop souvent, certains compétiteurs dont j'étais se retrouvaient penauds et muets dans le cabinet du docteur Cambon, calmés généralement d'une gifle bien appliquée et venue du père ou de la mère accompagnant, selon leur disponibilité du moment, car l'interdiction avait été enfreinte. La coupure faite aux genoux ou aux coudes quand ce n'était pas aux deux, une fois désinfectée sans aucun ménagement en même temps que les éraflures, était suturée plus douloureusement encore par la pose de quelques agrafes au pincement aussi rude que bref. Le repos forcé d'alors n'était que rarement supérieur à un week-end de privations durant toutes ces merveilleuses années du temps de l'école communale.

Le faisceau lumineux des phares directionnels de la voiture a déjà balayé de son éclairage, une fois dépassé le dernier tournant qui précède l'entrée du chemin de terre battue conduisant jusque chez nous, l'imposante pancarte signalant au visiteur, mais qui sait, à n'importe quel autre client potentiel tout autant, la nature même du lieu : « Les Tourelles. Entreprise Juliani. Scierie industrielle et dérivés. Roulez doucement. » Par grand vent, les deux cèdres qui gardent de leur grand âge, à en juger au déploiement de leur ramure, l'entrée même de la cour qui fait suite, la supportent ainsi arrimée à leurs troncs en lui imposant le rythme de leur balancement souvent excessif, que tant de saisons peuvent en témoigner.